

2

Je demeure un temps près du siège de châtaignier autrefois tressé lors de patientes veillées par mon bisaïeul maternel, un nommé Innocent Archambault, lequel naquit, me raconta Grand-Père, un vingt-huit février, une nuit froide de loups, trois cents ans après Michel Eyquem de Montaigne, lui-même venu au monde à quelques lieues d'ici à vol de palombes, mon ancêtre qui en raison sans doute de l'étonnante conjoncture aimait à conter, plaisantin, imitant l'homme en sa librairie, *Malheureux qui n'a à soi un fauteuil bien à soi où se faire la cour!* Je me tiens clouée et songeuse. J'en viens à m'absenter souvent de la sorte, préoccupée, distraite par la seule raison que j'en ai vu d'autres, ainsi que je le disais peu avant. Les abominations, les infamies que je vécus jadis, je pourrais les narrer à satiété si je savais la langue qui convient pour les nommer au plus près et si les oreilles de ce continent les pouvaient ensuite seulement entendre ainsi contées. Je ne cache nullement mes origines, je ne pourrais d'ailleurs m'y dérober, ma figure étrangère, ma taille un peu au-dessous de la moyenne, ma peau cuivrée et mes yeux d'un noir d'entre les plus noirs les disent d'emblée à livre ouvert ; et lorsque je vais dans le monde, je vois bien que tout naturellement ma personne sème trouble et incommodité ; l'on me questionne

hardiment du regard, silencieusement la plupart du temps, gravement ; je n'en livre pas pour autant effrontément aux quatre vents ni les contours ni les secrets, je m'en réserve toute l'intégralité.

Lorsque je dis jadis, je désigne ma première vie. Je n'étais point celle que je suis. À raconter ce qui fut, qui s'interrompt un matin de miracle mais qui ne cesse de se perpétuer pour le tracé que cela me donne nuit et jour au-dedans ainsi qu'un ver dans la pomme, c'est à mes seules oreilles que je le réserve, et à la faveur de mots et de rythmes appropriés, de tournures et de formes singulières, de styles inédits éloignés des élégances du beau langage en usage de ce côté-ci du petit océan.

Je naquis à Santiago du Chili, je vécus douze années pleines en la población<sup>2</sup> de Cerro Navia, fort sale et souffreteuse de ne m'être jamais lavée à l'eau claire et chaude qui coule par la bénédiction d'un robinet, me débarbouillant à l'eau des bidons quand il y en avait, à l'eau recueillie dans les rigoles qui galopèrent entre les baraques, quelquefois sous l'eau de pluie ; et l'eau de pluie puait le soufre, le plomb, l'essence ; le ciel vide de Dieu choisissait de déverser au-dessus du bidonville les saloperies qu'il ramassait ailleurs. Je vivais suspendue, en hébétée, j'habitais des ailleurs laiteux, dans les combles de mes déperditions, dans un songe perpétuel qui me gardait menton contre la poitrine, en une complexion triste et sans majesté.

– C'est une petite infirme, gémissait la tante Filistina, mère maquerelle de son état, en levant au ciel des yeux blancs de suppliciée.

---

2. bidonville

Cela ne l'empêchait pas au demeurant de me livrer cul nu à tout ce qui portait queue et trou, avait la main baladeuse, la cognée rude et le vice au corps, dévergondages auxquels n'auraient même pas songé truies et porcs.

– C'est un ange, elle vous portera bonheur.

Je demeure debout donc, le livre du jour tenu dans mes deux mains jointes posées contre la poitrine, le regard en promenade. Je me prie d'abord de m'assurer de la bonne composition du jardin de lecture et de ses entours ; je m'instruis de la santé des dernières fleurs de jasmin de la tonnelle et des chrysanthèmes du plus proche massif ; je me préoccupe de l'état des grenouilles et des poissons du minuscule bassin, bêtes d'eaux livrées sans tarder à la faucille des premiers frimas ; je questionne les coquillages ensevelis ça et là dans les pierres sur la force de leur pérennité ; je m'enquiers de ce qu'il en est de la tenue des buis appuyés contre le large et haut mur bâti sur le rebord même de la falaise, dans les creux et les pleins de la roche comme une écriture hésitante sur la marge d'un cahier, avec son pesant de vide en contrebas jusqu'à l'eau rousse de la Vézère et son poids de ciel bleu au-dessus ; je mesure le vertige, l'évasion et l'impasse possibles. En cela, je prends le goût de ce qui du jardin se montre, se meut, s'entend, se palpe, se respire, naît croît et meurt sans honte ni peur, en un mot se donne à cueillir ; au-delà, je tâte de l'invisible qui mène sa danse sous terre, dans l'air et derrière les apparences, je m'entretiens avec l'inconnu, le caché, le secret, laquelle trinité nourrit les énigmes et les questions qui viennent au corps, occupent, enchantent, tourmentent, font s'éprendre des chants anciens et de la langue des livres. Je touche au miracle de l'enclos et rends compte ; bref, je fais d'une pierre deux coups, je m'assure

de l'ordre et de l'attention qui règnent en la place et fais ma discrète révérence, en visiteuse qui s'espère la bienvenue.

Je ne pourrais me dérober à ces convenances, disons pour plus de vérité, à mon désir irréprensible et féroce de prendre la mesure du Petit Théâtre que j'ai peu à peu constitué depuis six automnes que nous demeurons ensemble à La Larnaudie, Grand-Père, Énora son épouse française et moi, mon aïeul maternel m'ayant accueillie en sa maison natale après nos retrouvailles qui se déroulèrent en de bien merveilleuses circonstances. En somme, avant que de lire, je fais l'état des lieux, souhaitant que ceux-ci me soient dévoués autant que j'ai de la dévotion pour eux ; voilà mon gué ; j'ai obligation de sentir la respiration de chaque élément pour trouver mon propre souffle, j'ai nécessité d'entendre venir les voix du jardin, plus loin celles des entours, au-delà celles des mondes ; avec quoi je puis accueillir ma propre voix ; et que celles-là s'accordent, se tiennent ensemble mêlées, savamment, comme un récit à lire.